

Robert Littell

LE CERCLE OCTOBRE

"Un roman courageux, ambitieux,
et tout à fait remarquable."
THE WASHINGTON POST

JAI
LU



Né en 1935 et issu d'une famille de juifs de Vilnius émigrés aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle, Robert Littell est un journaliste et écrivain américain, mondialement connu pour ses romans d'espionnage.

En 1964, après une brève expérience dans l'armée, il devient grand reporter à *Newsweek* et se spécialise sur les questions du Moyen et du Proche-Orient. Trois ans plus tard, ses articles sur la guerre des Six Jours sont salués par l'ensemble de la profession.

En 1973, il commence en parallèle sa carrière d'écrivain en faisant publier son premier roman d'espionnage sous forme de feuilleton dans *L'Express*. Depuis, il a écrit une douzaine de romans d'espionnage, dont son chef-d'œuvre incontesté, *La Compagnie*. Ce « grand roman de la CIA » retrace l'histoire de la guerre froide de 1950 à 1995 à travers les destins croisés d'agents russes et américains. Il a d'ailleurs participé à la scénarisation de ce roman pour la mini-série qui en a été adaptée en 2007.

En 2005, paraît *Légendes* qui a été récompensé par le Los Angeles Book Prize, dans la catégorie « Policiers/Thrillers » et qui a également été adapté pour la télévision en 2014-2015 avec Sean Bean dans le rôle principal.

Robert Littell est le père de l'écrivain Jonathan Littell. Il partage sa vie entre la banlieue new-yorkaise et la Normandie.

Le cercle Octobre

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

L'amateur, n° 7770

La défection de A.J. Lewinter, n° 8131

Légendes, n° 8329

La Compagnie, n° 13491

ROBERT LITTELL

Le cercle Octobre

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Mélissa et Jean-Patrick Manchette



Une première édition de ce texte est parue
aux Presses de la Cité en 1975.

TITRE ORIGINAL
The October Circle

© Robert Littell, 1975

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© Éditions J'ai lu, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Jonathan October et Jesse August
et toute ma vieille bande*

Liste des personnages

Membres du cercle Octobre

Le Porte-Drapeau, LEV MENDELEIEV

Le Coureur, TACHO ABADJEV

MISTER DANCHO, magicien

Le Nain, ANGEL BAZDÉEV, clown à la retraite

ATHANASE POPOV, collectionneur d'images brisées

VALENTIN (Valio) BARBOVITCH, chanteur d'opéra

Le Lapin, ELISABETA ANTONOVA, maîtresse du
Porte-Drapeau

MÉLANIE DAISIE KRASOV, une Américaine

POLÉON, metteur en scène de cinéma

L'ex-femme de Poléon

LE MIME (On pense que c'est Drechko, camarade
du Porte-Drapeau pendant la Guerre d'Espagne,
mais personne n'en est sûr)

Le Thérapeute par le Cri, KHRISTO EVANOV

KOVEL, chauffeur de taxi du Nain

La femme de Kovel

GEORGI, fils du Porte-Drapeau

LE CAMARADE MINISTRE, Second Secrétaire du
Parti communiste

KATIA, femme du Ministre

LA SORCIÈRE DE MELNIK, voyante
LE MAJOR JOHN, bureaucrate grec au nom impro-
nonçable
GOGO MUSKO, ex-vedette du football qui tient le
Milk Bar
MARKO, journaliste
PUNCH, portraitiste reconverti dans le paysage
RODZIANKO, acteur de télévision
MAYA, adolescente admiratrice de Mister Dancho
VÉLINE, frère d'Octobrina, traducteur
LE BATTEUR DE BRIQUET, imprimeur qui publiait
un journal clandestin pendant la guerre
L'Entraîneur PETAR
IVKOV, directeur d'une entreprise de pompes
funèbres
BLAGOI, cuisinier
LA TOMATE, agent de la circulation
STUKA, garçon de café
FACE DE BÉBÉ, officier de police
CHAUSSETTES VERTES, agent de la Sécurité
Intérieure
IMPER, agent de la Sécurité Intérieure
LE PROCUREUR
L'AVOCAT DE LA DÉFENSE
LA FEMME JUGE
UN INDICATEUR DE POLICE

Amis de cirque du Nain

LA GROSSE DAME
LE JONGLEUR
L'HOMME TATOUÉ
LE MANGEUR DE FEU

Les coureurs du Coureur

SACHO

TONY

EVAN

BORIS

Nous planons comme des faucons,
immobiles sur les courants poli-
tiques, face au flux mais sans avan-
cer contre lui ; ajustant légèrement
l'angle d'une aile ; confortables
avant tout ; avant tout apathiques.
De temps en temps nous étrécis-
sons nos petits yeux perlés et nous
plongeons, le bec strié de bave, vers
un juteux meurtre intellectuel.

Le Porte-Drapeau,
dans un de ses moments
de moindre maîtrise.

PREMIÈRE PARTIE

AOÛT 1948

Le passé imparfait

Il bruinait des traînées de chaleur qui s'amoncelaient contre les jeeps venues fermer la route à travers la Vallée des Roses entre Rozino et Klisoura. Immobiles, trempés de sueur, les miliciens boudaient contre les barrières de bois et suivaient des yeux l'approche d'un camion-benne à travers l'air qui ondoyait au-dessus de l'asphalte. Lorsque le camion redevint entier, le lieutenant s'avança et lui fit signe d'emprunter la déviation. Le conducteur, qui savait ce qui allait se passer sur la route, fit demi-tour sans un mot de protestation. Au crépuscule, l'air se rafraîchit rapidement, et les miliciens commencèrent à faire des paris avec les fermiers des collectivités qui revenaient de l'unique bar de Rozino et rentraient chez eux.

La cote qu'ils donnaient était de soixante-quinze contre un.

Travaillant à la lueur d'un projecteur anti-aérien monté sur un camion russe, les peintres refirent la ligne blanche du milieu de la route. Trois représentants de l'Association Internationale de Chronométrage, gros hommes aux complets et aux sourires taillés dans la même étoffe, enfoncèrent des bornes rayées de noir et de jaune dans

le sol spongieux pour marquer le début et la fin du kilomètre officiel. Deux heures avant l'aube, le chef communiste du District – un amateur de greffes de rosiers qui avait rejoint le Parti après l'arrivée des Russes, pas avant –, tâta la ligne blanche du doigt, la jugea sèche et fit signe à la voiture de balayage mécanique, unique en son genre dans tout le pays, d'avancer sur la chaussée. Les brosses de l'engin se mirent à tourner, et prenant vie dans une saccade, il vint se placer sur la ligne. Derrière la balayeuse, une douzaine d'ouvriers balançaient leurs lanternes comme des encensoirs, à la recherche de traces d'huile et de cailloux.

Le Coureur arriva au moment où l'aube fendillait le ciel d'ardoise au-dessus des roses. Il était de taille moyenne, maigre et la peau tannée. Il portait un survêtement rouge avec un grand numéro huit dans le dos et suçait des morceaux de sucre que l'Entraîneur tirait d'un sac en papier brun.

L'Entraîneur se racla la gorge.

— Je vais inspecter la ligne moi-même.

Le Coureur fit passer nerveusement le poids de son corps d'un pied sur l'autre.

— Je vais y aller.

— Il vaut mieux attendre, conseilla l'Entraîneur.

— Il vaut mieux que j'y aille, insista le Coureur.

L'un derrière l'autre, ils parcoururent la ligne comme si c'était une corde tendue entre Rozino et Klisoura. Absorbé dans sa peur, le Coureur avançait le premier, à grands pas, les mains enfoncées dans les poches de son blouson. L'Entraîneur, qui boitait à cause d'une blessure de guerre, suivait, les yeux fixés au sol.

Le lever du jour apporta avec lui le parfum des roses des champs environnants, et une rosée tenue comme une brume.

Sourcils froncés, l'Entraîneur étendit sa paume dans l'humidité.

— Peut-être qu'on devrait annuler, suggéra-t-il. La route est plus humide que nous l'avions calculé.

Le Porte-Drapeau, qui était là pour conduire la grosse Mercedes avec la plaque de plexiglas vissée au pare-chocs arrière, approuva.

— Un autre jour, dit-il paisiblement. (Puis il se redressa et exprima sa pensée plus formellement.) À mon avis, tu devrais attendre un autre jour.

Le Coureur, dont ce serait le dix-neuvième anniversaire dans six semaines, resta un moment silencieux, réfléchissant à la question. Finalement, il secoua la tête. La rosée lubrifierait la chaussée et supprimerait la friction, dit-il. Il continuerait, dit-il, à moins que le vent se lève.

Le vent ne se leva pas.

Il faisait jour à présent, et des familles venues des collectivités où l'on cultivait les roses commencèrent à se rassembler sous de grands parapluies noirs le long du talus qui courait parallèlement à la grand-route. Les paysans n'étaient pas très sûrs de ce qu'ils étaient venus voir. Une très vieille femme aux yeux bordés de rouge et sans aucune dent expliqua à une petite fille aux cheveux tressés qu'il allait y avoir une parade, bien qu'elle ne pût dire pourquoi la parade allait se dérouler sur cette portion de route solitaire. Un vieil homme aux joues caves et à la toux saccadée lança un crachat et déclara que selon toute probabilité un dignitaire allait passer devant eux, peut-être un Turc.

Mais l'un d'eux qui savait lire – un homme d'âge moyen, le dos voûté à force de porter d'énormes corbeilles de pétales – dit qu'ils étaient venus voir mourir un homme.

Les miliciens, raides d'avoir dormi sur les sièges des cars garés dans la cour de l'école de Rozino, avancèrent sur la route, se mirent en rang et partirent au trot vers la grand-route pour se mettre en position tous les cent mètres. Un gamin de Rozino, le neveu du chef communiste du District, apporta l'étrange bicyclette avec sa longue chaîne et son énorme roue arrière. L'Entraîneur prit la machine des mains du garçon, pinça la roue avant puis la roue arrière, entre le pouce et l'index, pour évaluer la pression. Les pneus étaient lisses, pour réduire la friction ; les jantes, en bois, pour éviter la surchauffe. Le chef communiste du District qui avait rejoint les rangs du Parti après l'arrivée des Russes s'approcha du Porte-Drapeau dont la carte du Parti portait le numéro quatre, et leva un doigt pour attirer son attention. Sa dent en or brilla lorsqu'il ouvrit la bouche pour parler.

— Vous êtes invités à commencer quand vous voulez, annonça-t-il.

L'Entraîneur évalua les progrès du soleil, toujours bas au-dessus des roses, et étudia la surface humide de rosée de la grand-route. Puis il regarda de nouveau le soleil. S'il attendait, le soleil absorberait la partie la plus nocive de la rosée. Mais il absorberait aussi la fraîcheur matinale, essentielle si la température du corps du Coureur devait rester dans des limites supportables.

Le chef communiste du District toussa discrètement. L'Entraîneur arrêta sa décision.

— Il commencera dans cinq minutes.

Fumant à la chaîne des Rodopis, fortes cigarettes bulgares que les paysans jugeaient plus nocives que la gomme aséfetida, le Porte-Drapeau adressa un signe de tête au Coureur sur le bas-côté.

— As-tu choisi un nom pour le bébé ? demanda le Coureur.

— Georgi, répondit le Porte-Drapeau. Je vais l'appeler Georgi, comme Georgi Dimitrov.

Le Coureur approuva d'un hochement de tête et se retourna pour contempler la campagne. À perte de vue, les champs n'étaient que roses. Dans le lointain, une rangée de femmes avançaient à travers un champ en cueillant les pétales et en les faisant adroitement tomber dans les sacs qu'elles portaient sur leur ventre, attachés à leur ceinture.

— Te rappelles-tu l'instituteur de Blagoevgrad ? évoqua le Porte-Drapeau. Celui qui s'est fait éclater la jambe avec sa propre grenade et qui essayait de se dépêcher de mourir pour que nous puissions nous en aller ? Il était né ici, dans la Vallée. Il racontait comment les femmes recueillent les pétales avant que le soleil soit levé et qu'il ait asséché la rosée. Ils étaient payés au kilo, tu comprends, et les pétales pesaient plus lourd quand ils étaient couverts de rosée. Les femmes s'amusaient – l'instituteur disait qu'on les entendait s'appeler dans l'obscurité longtemps avant de pouvoir les distinguer – elles s'amusaient à dire qu'elles moissonnaient la rosée.

Le Porte-Drapeau alluma une nouvelle Rodopi au mégot de celle qu'il avait à la bouche et aspira pour lui donner vie. À la première profonde bouffée, il fut secoué d'une toux spasmodique.

— Il faut que j'arrête de fumer ça, fit-il d'une voix éraillée, et il ajouta pour se moquer de lui-même : De nouveau.

Il se dirigea avec sa cigarette vers les femmes dans le champ.

— Nous autres, Communistes, sommes au courant de leurs petites astuces, bien entendu. Nous laissons toujours commencer avant le lever du soleil parce que les pétales ont plus de parfum quand ils sont humides, mais nous déduisons le poids de la rosée du poids des pétales. (Le Porte-Drapeau tira sur sa cigarette d'un air morose.) Dans notre passion pour la marche en avant, nous avons oublié d'honorer ce qu'il y a d'humain dans l'indolence.

Le Coureur porta le regard, au-delà des champs, sur les hangars de bois bas et décrépits où l'on entreposait les pétales. L'un avait un côté enfoncé, et son toit semblait prêt à s'effondrer d'un instant à l'autre. Après un silence, le Coureur reprit :

— Où est la marche en avant dont tu parles ? Es-tu sûr de ne pas confondre progression et mouvement ?

Le Porte-Drapeau sourit – bien que seuls ceux qui l'avaient connu avant que les Allemands l'aient fait prisonnier eussent pu reconnaître là un sourire.

— Je ne suis sûr de rien. Dans ce monde imparfait, la seule chose qu'un homme doué de logique puisse faire est de répéter ce que disait Ptolémée : « Le soleil se levant à l'est *semble* se déplacer à travers le ciel. »

L'Entraîneur les interpella depuis le bas du talus :

— Regardez... La rosée semble s'évaporer en brûlant.

L'utilisation de « semble » par l'Entraîneur les fit sourire tous les deux, mais les sourires s'évaporèrent aussitôt, comme la rosée.

— Tu es fou d'essayer cette chose, remarqua paisiblement le Porte-Drapeau, mais je t'estime pour cela. (La cigarette collée à sa lèvre inférieure s'agitait lorsqu'il parlait.) Je te souhaite longue vie et une nombreuse progéniture, ajouta-t-il solennellement. (Même à ce moment, il était incapable de trouver un ton d'intimité.)

Le Coureur attendit qu'il ajoute quelque chose. Quand il comprit que rien de plus ne serait dit, il fit un signe de tête, se détourna et descendit le talus. Les amis du Coureur se groupèrent autour de lui pour lui souhaiter bonne chance. Dancho, un camarade partisan à la peau rose et qui commençait à se faire un nom comme prestidigitateur, l'embrassa chaleureusement.

— Dis un mot, se força-t-il à plaisanter, et je m'accroche au guidon.

Valio Barbovitch, un jeune chanteur d'opéra, eut un rire gêné.

— La dernière chose qu'il lui faut c'est un excédent de bagages.

— Bonne chance à toi, dit Angel Bazdéev, un nain déjà célèbre comme clown de cirque.

Le Coureur eut un sourire crispé.

— Très bien, commençons.

Il plia son corps à partir de la taille avec vivacité et souplesse, presque comme s'il était monté sur charnières, défit les fermetures à glissières de ses chevilles et se débarrassa de son survêtement.

Dessous, il portait un short rouge et un T-shirt vert avec le chiffre huit en rouge sur le dos.

Le Porte-Drapeau fit gronder le moteur de la grosse Mercedes.

L'Entraîneur grimpa à côté du Porte-Drapeau hissant sa mauvaise jambe derrière lui, et la Mercedes commença à descendre la grand-route. Le Coureur ajusta son casque et serra la courroie jusqu'à ce qu'elle mordît dans son menton. Puis, tandis que Dancho et le Nain redressaient la bicyclette, il monta sur l'engin et se pencha pour resserrer les courroies qui emprisonnaient ses orteils dans les pédales.

Une moto gronda sur le côté et son conducteur poussa le Coureur sur la grand-route ; avec l'engrenage spécial – cent trente dents reliées à un pignon de quinze dents, le Coureur ne pouvait faire démarrer lui-même la bicyclette. À trente-cinq kilomètres/heure ses jambes bougeaient à peine. À soixante-dix, il commença à atteindre sa cadence normale. À quatre-vingts, le Coureur fit un signe de tête et le motocycliste s'écarta d'un mouvement sinueux tandis que la grosse Mercedes venait prendre place devant le cycliste, l'écran de plexiglas fixé au pare-chocs arrière à quelques centimètres de la roue avant du vélo.

Il n'y avait aucune marge d'erreur. Pédalant dans le vide du plexiglas, penché avec grâce sur le guidon, tête baissée, les bras poussant avec force en avant, les pieds pompant, le Coureur commença d'accélérer. Il lui fallait aller aussi vite que la Mercedes, ni plus vite, ni plus lentement. Plus vite, sa roue toucherait le plexiglas. Plus

lentement, il retomberait dans la traînée. L'une et l'autre chose le tueraient.

À l'intérieur de la Mercedes, l'Entraîneur consulta le compteur de vitesse spécial fixé sur le capot et jeta un coup d'œil en arrière au Coureur. Sur le vélo, l'homme fit un signe imperceptible.

— On augmente encore, dit l'Entraîneur au Porte-Drapeau. Mais pour l'amour du ciel vas-y progressivement.

À 120, le Coureur commença à manquer d'air. À 150, la chaleur s'abattit sur lui, le submergea, le suffoqua, martela ses tempes. À 170, un point douloureux dans le muscle de sa cuisse lui arracha des larmes et il dut cligner des yeux pour distinguer le plexiglas.

Devant, la première borne noire et jaune devenait visible.

— Plus vite, siffla l'Entraîneur, le regard collé au compteur. Encore plus vite.

Fonçant derrière la Mercedes comme s'il ne faisait qu'un avec le plexiglas, le Coureur actionnait ses jambes jusqu'à ce qu'elles eussent l'air presque immobiles. Des éclairs de soleil étincelaient sur les rayons qui cliquetaient. Des taches de sueur s'étendirent sous ses bras et dans son dos. Le Coureur était en plein vol à présent, planant à cinquante-huit mètres par seconde – plus vite que la chute libre dans l'espace – se poussant jusqu'à la limite de la douleur, se torturant pour atteindre une frontière qu'il pensait ne jamais pouvoir franchir, repoussant encore la limite, aspiré en avant par la vitre de plexiglas, avalant l'air, craignant de s'enflammer à cause de la chaleur, craignant de se désintégrer sous la douleur, terrifié surtout par la

peur, pensant, Dieu en qui je ne crois pas aide-moi à continuer, je t'en prie. Avançant plus vite que ses pensées, le Coureur s'abandonna à la vitesse, s'abîma dans la vitesse, devint la vitesse. Un rayon claqua dans la roue avant. De la fumée s'échappa des bords de la jante de bois. Une belle vapeur aux couleurs du spectre s'éleva de la roue arrière tandis que la Mercedes et le vélo franchissaient la seconde marque.

L'Entraîneur retint son souffle et regarda le chronomètre dans sa paume humide.

— Dix-sept virgule cinquante-huit secondes entre les bornes. (Il leva les yeux sur le Porte-Drapeau et murmura d'une voix rauque :) C'est gagné. Le record du monde est battu ! Deux cents kilomètres/heure.

Ils ralentirent aussi prudemment qu'ils avaient accéléré. Quand la Mercedes eut atteint soixante kilomètres à l'heure, le Coureur se laissa aller en arrière et leva les yeux et vit le triomphe sur le visage de l'Entraîneur. Soudain il dressa son poing droit haut dans le ciel.

Sur le bord de la route, l'éclair d'un flash figea l'instant d'exultation.

DEUXIÈME PARTIE

AOÛT 1968

Le présent ridicule

Chapitre 1

— Psstt.

Mister Dancho se fige, dresse une oreille, écoute... décide que son imagination fait des heures supplémentaires et revient à ses manchettes sur lesquelles il tire à petits coups de façon à les faire dépasser des manches de son blazer.

— Psstt.

Cette fois, pas d'erreur. Les sourcils de Mister Dancho dansent comme il pénètre dans le salon. Seule se trouve en vue la vieille femme qui tient le vestiaire en hiver et passe l'été à se faire toute petite pour qu'il ne vienne pas à l'esprit du directeur du restaurant de la renvoyer. Pour le moment elle est assise dans un recoin derrière les portemanteaux vides, complètement absorbée dans la contemplation d'un miroir de poche posé sur un pied, orientant soigneusement sa pince à épiler et émondant à petits coups secs et vifs les poils de son menton.

— Psssssst.

Mister Dancho pivote. Les basques de son blazer battent l'air.

— Que diable...

La porte marquée « Dames » s'entrouvre à peine et un œil lourdement maquillé le fixe.

— Vous ! fait Dancho dans un soupir, et il se précipite sur la porte et saisit la femme dans ses bras. Sans un mot, ils s'étreignent.

Au bout d'un moment, la femme soupire.

— Ces six semaines ont été une éternité.

— Ma chère Katia, murmure Mister Dancho, arrangeant l'expression de son visage comme s'il dressait une table, comme j'ai attendu cet instant. (Il la tient à bout de bras et la regarde dans les yeux sans ciller.) Il n'y a rien de raisonnable là-dedans, vous comprenez. (Une pensée lui vient soudain.) Où est votre mari ?

— Ne vous inquiétez pas. Le Ministre est en voyage à Moscou – quelque chose à voir avec la Tchécoslovaquie.

Elle lève sur lui des yeux anxieux, humides.

Mister Dancho est manifestement soulagé.

— D'un autre côté, poursuit-il, nous pouvons passer ensemble quelques heures dérobées. Ce n'est pas rien, puisqu'il existe tant d'émotion entre nous. (Il respire lourdement, comme si respirer était une fatigue. Puis il ajoute gravement :) Je suis toujours prêt à essayer, à la condition que chacun de nous ait le droit de dire qu'il rompt si la – il cherche un mot plein de délicatesse – « *liaison* » – et il surveille soigneusement l'effet qu'il produit sur elle – cause plus de chagrin que de plaisir.

Elle tressaille au mot « *liaison* » (Dancho qui n'est pas sans expérience en de telles matières a l'impression qu'elle se sent obligée de le faire), puis elle s'appuie contre lui et lui souffle dans l'oreille :

— Je risquerai n'importe quoi.

— Ma chérie. (Mister Dancho exulte. Il porte la paume de la femme à ses lèvres qui sont douces comme celles d'un enfant.) Je serai au Club Balkan plus tard... dit-il d'un ton implorant.

Et elle scelle le rendez-vous d'un sourire ; avant qu'il se soit effacé, l'homme s'est glissé hors des toilettes des dames.

Pour Mister Dancho, les entrées et les sorties sont les parenthèses entre lesquelles il s'invente lui-même ; aussi leur donne-t-il autant d'importance dans la vie que sur scène.

Il marque un temps d'arrêt avant de franchir le seuil de la salle à manger, tapote ses lèvres avec un mouchoir à son chiffre, l'enfonce dans sa poche-poitrine de manière que l'extrémité en dépasse par hasard, arrange encore une fois ses manchettes, recompose l'expression de son visage et plonge directement à travers le rideau dans les vagues de bruit comme un poisson retourne à l'eau... un bref clapotis et il émerge et file comme s'il n'avait jamais été parti.

— *Dobar vecer*, Mister Dancho ! *Kak ste* ?

— Salut Dancho. Comment était Londres – Angleterre ?

— Dancho notre conquérant est de retour ! Il faut absolument que tu boives un verre avec nous.

— Bienvenue, Mister Dancho ! As-tu converti la Reine au communisme ?

Serrant des mains à droite et à gauche, picorant de ses lèvres d'enfant des joues fardées qui se tendent vers lui, Mister Dancho se laisse porter de table en table sur les courants croisés de la conversation. Derrière lui, des serveurs en veste